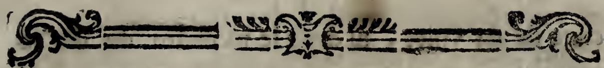
Laugierie de Themine

LETTRE
PASTORALE
DE M. L'ÉVÊQUE DE BL*.
AU CLERGÉ
DE SON DIOCÈSE.



LETTRE PASTORALE

DE M. L'ÉVÊQUE DE BL*.

AU CLERGÉ DE SON DIOCÈSE.

Salva nos, Domine, perimus.

SEROIENT-ILS donc arrivés, nos très-chers frères, ces jours, ces malheureux jours, annoncés par le Sauveur du monde, & prédits avec des détails encore plus frappans, par deux de ses Apôtres? La foi s'éteint dans les esprits; la charité se glace dans les cœurs; & le bras de Dieu, visiblement appesanti sur la terre, semble la ménacer d'une grande catastrophe.

Nous n'avions déjà que trop à gémir des funestes effets de cette fausse lumière, qui a tellement ébloui les yeux des Français, qu'ils ne reconnoissent plus les traces de leurs frères. Mais hélas! ils ne marchent plus qu'à la sombre lueur de la discorde allumée par l'impiété; & tous les prestiges de l'erreur paroissent vouloir se réunir maintenant pour consommer leur aveuglement & leur ruine.

Cette nation, jadis si douce, est devenue féroce. Son caractère sensible a pris une teinte si farouche, qu'on ne retrouve plus ce bon peuple, dans au-

cune de ſes villes, ni dans le moindre de ſes hameaux. *Comment l'or a-t-il été obſcurci & ſa belle couleur changée ?*

Son amour, ſon culte pour ſes rois l'avoit rendu célèbre dans l'univers entier. Jamais aucun ſouverain (ſans en excepter même ceux qui firent autrefois les délices du monde, les Titus, les Trajan, les Antonin, les Pères du Peuple) n'éprouva de ſes ſujets, dans une maladie, dans une convaleſcence, pas même dans un triomphe, ce que les Français firent éprouver à Louis XV, pendant ſa maladie à Metz; & au moment de ſon retour à Paris, pluſieurs d'entre nous en furent les témoins, & le ſouvenir d'un ſpectacle auſſi touchant les attendrit encore.

Que les temps ſont changés nos très-chers frères! Quelle étrange révolution s'eſt faite dans nos affections, dans nos mœurs, dans nos principes!

Quoi! eſt-ce bien cette même capitale, qui, à la première nouvelle du danger que courut alors ſon roi, inonda des flots d'adorateurs les portiques de ſes temples, pour offrir à l'Eternel les vœux les plus ardens, les prières les plus ferventes, les plus profonds gémiſſemens, & qui, à la guériſon de ce même roi fit éclater des tranſports inouis d'allégreſſe? Quoi! dis-je, eſt-ce bien cette même capitale, qui, depuis ſix mois, fait ſubir à Louis XVI, à ce roi que l'aſſemblée a ſolennellement proclamé *le Reſtaurateur de la liberté de ſes ſujets*, tout ce que l'ingratitude & la révolte ont de plus odieux, tout ce que la captivité a de plus humiliant!

Les ſiècles futeurs ne ſe refuſeront-ils pas un jour à croire que ce même hôtel-de-ville, rempli de la plus douce ivreſſe, à l'aſpect de ſon Roi, vainqueur des ennemis & de la mort, ait pu n'offrir au ſucceſſeur de ce même Roi, à un Monarque qui venoit ſe livrer tout entier à ſon Peuple, que le terrible ſpectacle de la fureur & du délire ?

Quelle eſt donc, nos très-chers frères, la cauſe d'un ſi étrange changement dans les habitans de cette capitale ? Ah ! n'en doutons pas. C'eſt le ſouffle empeſté de la licence ; c'eſt le fatal poiſon des nouvelles doctrines. Voilà les fruits de cet arbre tant venté de la ſcience orgueilleuſe & impie du ſiècle préſent ; elle ne veut plus de Roi ſur la terre, plus de Dieu dans le ciel.

Son audace s'accroît tous les jours. Vous venez de le voir renverſer le trône ; voyez maintenant comme elle ſappe l'autel !

Une liberté indéfinie d'avoir & de profeſſer toutes les opinions religieuſes que chacun jugera préférables, a déjà été promulguée à la tête des *droits* les plus précieux de l'homme. Or, je vous demande, mes très-chers frères, ſi dans le conſtitution de l'édifice ſpirituel qui doit nous élever à la hauteur des collines éternelles, cette confuſion de dogmes, de cultes & de langages n'eſt pas faite pour ramener le cahos des premiers temps.

La piété de nos pères avoit conſacré au culte du Seigneur, à l'entretien de ſes miniſtres, & au

ſoulagement des pauvres ; des dons qui, depuis tant de ſiècles, & ſous la ſanction de tant de loix, étoient repartis entre leurs enfans. Cet héritage ſacré, l'héritage du Seigneur, a été envahi par la plus criminelle des injuſtices, & va ſervir de pâture à la plus infâme avidité. Bientôt il ſera la poie de l'uſure. Le Juif & le Gentil, Luther & Calvin, Sacy & Spinoſa même, ſont également invités au partage de cette auguſte dépouille !

Nous ſera t-il permis au moins d'en déplorer le ſort, avec ce paſteur de l'antique Auſonie, dont chacun de nous a ſi ſouvent répété dans ſa jeuneſſe les triſtes accens ?

Impius hæc tam culta NOVALIA dives *habebit !*
Barbarus has ſegetes !.. en queîs conſevimus agros !

Miniſtres du Dieu vivant ! laiſſerons-nous cependant conſommer une pareille iniquité, ſans réunir nos veux, ſans élever nos voix, pour invoquer le maître du tonnerre ?

Jéſus-Chriſt chaſſa du temple de Jéruſalem des prophanateurs beaucoup moins coupables. Dans ſa ſainte indignation, il ne put ſouffrir que la maiſon de ſon père, que le lieu conſacré à la prière, ſervît de caverne à des voleurs. Souffrira-t-il que le patrimoine des pauvres ſoit le partage de l'impie ? *Que Dieu s'éleve, & que ſes ennemis ſoient diſſipés.*

Eh ! qui les nourriroit déſormais, ces membres ſouffrans de Jéſus-Chriſt ? Faudroit-il donc encore preſſurer les peuples, & ajouter un nouvel impôt à

la surcharge de tant d'autres, devenus nécessaires, pour élever les ressources de l'état au niveau de ses besoins ? Faudroit-il faire couler plus que jamais la sueur, les larmes & le sang du laboureur, devenu pauvre lui-même, pour subvenir à la misère d'un plus pauvre que lui ? Faudroit-il étouffer, écraser l'industrie, sous le poids des charges publiques, pour couvrir de haillons la nudité de l'indigence, & pour prolonger la douloureuse agonie de l'infirmité ? Ah ! mes frères, quel avenir, s'il falloit avoir recours à de si dures extrêmités !

Au lieu des ressources honorables, que la religion & l'humanité de vos pères vous avoient préparées pour votre propre subsistance, & dont vous jouissiez paisiblement depuis tant de siècles, à l'ombre *de la Nation & du Roi*, on vous a parlé de *salaire* ! Et joignant la dérision à l'outrage, on cherche à vous consoler de tous vos sacrifices forcés, par un retour volontaire à la pauvreté évangélique !

Mais enfin, ce salaire, sur quoi sera-t-il pris ?... Sur les biens du clergé ? Ils ne suffiront pas à la faim insatiable des usuriers qui vont les dévorer.

J'en atteste les respectables débris de cette compagnie célebre, que l'infortune & le besoin poursuivent jusqu'à l'ignomie, & précipitent journellement dans le tombeau. On leur enleva aussi tous leurs biens; ces biens étoient considérables, & on ne leur assigna qu'une pension tellement modique, que leurs ennemis même la trouverent indécente.

Cependant ils avoient des talens, ils avoient des

vertus, & leurs travaux ajoutoient de nouveaux droits, des droits bien sacrés, au plus sacré de tous, au *droit inviolable de la propriété*. Voulez-vous savoir, mes frères, comment tous ces droits ont été respectés ? Je vais vous l'apprendre, si vous l'ignorez encore.

Ces victimes infortunées de la philosophie du jour, & de la politique du moment ; achevent de se consumer dans l'indigence, aux pieds de leur ingrate patrie, qui depuis plusieurs années ne remplit même pas à leur égard de si minces engagemens !

Tribu de Lévi, jusqu'à présent si respectée parmi les peuples religieux, & maintenant rélégués en France dans la classe mercenaire, qui fournira donc votre salaire ? Retombera-t-il à la charge d'un peuple accablé déjà sous le fardeau de tant d'autres contributions ? Ah ! mes frères, si l'on prend jamais ce parti, c'en est fait de votre ministere. Il n'aura plus ni indépendance, ni noblesse. Il est avili pour toujours. Eh ! quel succès peut-on attendre de son dévouement & de son zèle, quand on est dans l'opprobre ?

Savez-vous d'ailleurs le sort de toutes ces *caisses de religion*, établies par un prince novateur, pour *stipendier* les curés & les vicaires, les maîtres d'école, & les serviteurs de fabrique ? Au premier signal de détresse dans les finances de son empire, on a pris les fonds de ces caisses, pour les appliquer à d'autres usages, & les *salariés* ont été réduits à l'aumône. Seriez-vous mieux traités ?

Au reſte, l'invaſion inouie que l'on vient de faire de vos biens, n'eſt pas, à beaucoup près, le plus grand ſcandale que nos lègiſlateurs aient donné au monde chrétien.

Depuis plus de douze ſiecles, la vertu avoit parmi nous des aſyles, d'où tant de ſaints perſonnages, ſéparés volontairement du monde, élevoient ſans ceſſe vers le ciel, & leurs mains & leurs prieres, pour attirer ſur la terre les bénédictions du Très-Haut. Ces aſyles n'exiſteront bientôt plus, nos très-chers freres. Les décrets de l'Aſſemblée viennent de prononcer leur ſacrilége deſtruction ; & ce que les décrets ont commencé, le déſeſpoir le conſommera. *Les prieres du ſanctuaire ont été diſperſées dans toutes les places publiques. Nos chants de joie ont été changés en gémiſſemens. La couronne eſt tombée de deſſus nos têtes. Malheur à nous, parce que nous avons péché.*

Fille du ciel, auguſte piété ! vous n'aurez donc plus d'aſyle en France ! *ad te quoque perveniet calix.* Chaſtes épouſes de Jeſus-Chriſt ! vous qui chantiez jour & nuit le cantique de l'agneau, dans la plus douce effuſion de vos ames, & qui verſez maintenant des larmes ſi amères ſur la fatale alternative à laquelle on vous réduit, ou d'une apoſtaſie honteuſe, ou de la triſte néceſſité de vous ſurvivre à vous-même, ſans conſolation & preſque ſans honneur, qui pourra exprimer le trouble & la douleur, dont vos humbles demeures ſeront déſormais remplies ? *Voyez Seigneur quel ſera notre aviliſſement.*

Ah ! que je plains d'avance celles d'entre vous qui mourra la derniere dans chaque couvent ! *Posuit me desolatam, totâ die mœrore confectam.* Quel abandon précédera le jour de sa dissolution! Qui répandra quelques douceurs sur ses derniers instans ? Qui fermera ses yeux ? Qui mêlera sa cendre à la cendre de ses compagnes ? Qui arrosera sa tombe des pleurs de l'amitié ? Quels vœux accompagneront & porteront son ame dans le sein d'Abraham ? *Qui priera pour elle* ?

Connoissezvous, mes très-chers freres, un sort plus malheureux ? & lorsque vous passerez au tour de ces demeures sacrées, ne croirez-vous pas en entendre sortir ces paroles lamentables ? *O vous tous qui passez par ce chemin, considérez & voyez s'il est de douleur semblable à la mienne.*

Prétendu siecle de lumiere & de bienfaisance, mais dans le fond, vrai siecle de fer, étoit-ce donc là le prix que tu réservois à la pénitence & à la priere ?

Non, la rosée du ciel ne tombera plus sur vous, montagnes de Gelboé: la source en est à jamais tarie. Pleurez rues de Sion, pleurez des larmes de sang à la vue du triomphe de vos ennemis. *Les voies de Sion pleurent, parce qu'il n'y a personne qui vienne aux solemnités.* Sainte religion, fermez vos temples, supprimez vos fêtes. *Ses ennemis l'ont vue & ont tourné ses sabaths en dérision.*

Le voilà donc, ce résultat, plus inhumain encore qu'impie, d'une assemblée où domine l'élite de ces philosophes orgueilleux, qui ont l'humanité sur les

lèvres, & la rage dans le cœur ! qui parlent ſans ceſſe de juſtice, & qui ſavourent à longs traits l'iniquité ! qui veulent, diſent-ils, débarraſſer une bonne fois le monde de toutes les entraves des préjugés, & qui, ſans remords comme ſans pudeur, immolent victimes ſur victimes à leurs dogmes homicides ! *voyez, ô mon Dieu, leur fureur & puniſſez-les ſelon l'ouvrage de leurs mains.*

Mais non, Seigneur, non père des miſéricordes, ne déployez pas ſur eux votre courroux ; n'appéſantiſſez pas ſur eux vos vengeances ; pardonnez-leur plutôt tant d'erreurs & d'injuſtices : car en vérité ils ne ſavent ce qu'ils font. *Neſciunt enim quid faciunt.*

Eh ! s'ils ſavoient, ô mon Dieu, s'ils penſoient ſeulement à quels excès peut & doit ſe porter un peuple ſans foi, ſans culte & ſans frein, oſeroient-ils renverſer avec tant de fracas, toutes les barrieres que nos ſages aïeux avoient élevées contre l'impiété?

Qui pourra déſormais arrêter ce torrent ? qui pourra calmer ſa fougue ? Déjà le meurtre a rempli nos villes, & le pillage a dévaſté nos champs. Déjà les flammes ont dévoré les châteaux des plus riches habitans de nos campagnes. Leurs titres ont péri par le feu ; leurs propriétés ont été & ſont encore la proie du plus infâme brigandage ; leur vie même a couru les plus grands dangers, s'ils n'ont pas été les victimes de la plus atroce férocité ! Tant de maux ont été dénoncés à l'aſſemblée, & l'aſſemblée délibère encore ſi on en arrêtera le cours !

Vous remarquez, mes frères, avec toute l'indignation que mérite une conduite auſſi étrange, que lorſqu'il s'eſt agi, dans cette turbulante aſſemblée, de frapper quelque grand coup ſur l'autorité légitime du monarque, ſur l'exiſtence conſtitutionnelle des trois ordres de l'état, ſur l'uſurpation auſſi impolitique que profane de vos biens, ſur la violation la plus inique des droits & propriétés de la nobleſſe, enfin ſur la ſcandaleuſe abolition des vœux & des monaſteres, les ennemis implacables du roi, du clergé, de la nobleſſe, de tous les établiſſemens religieux & de tous les monumens de la piété, ont preſſé leurs manœuvres infernales, & conſommé bien promptement l'œuvre de leur iniquité.

Il s'agit maintenant de la vie de leurs concitoyens; il s'agit du ſalut de l'empire, & les uns ſourient au récit de tant de déſaſtres & de ſi grands périls! pendant que les autres feignent de ne pas y croire pour en laiſſer prolonger la chaîne! Et tous délibérent lentement, froidement, illuſoirement ſur un moyen abſurde de réprimer une ſi affreuſe licence!

Dieu tout-puiſſant, Dieu de nos peres! laiſſerez-vous donc périr une ſi belle portion de l'héritage de de votre fils? Dieu d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob! daignez, du haut de votre trône, abaiſſer vos regards ſur tant de millions d'ames que le plus funeſte délire égare, & que l'enfer menace de vouer à l'erreur & à la mort. *Seigneur tout-puiſſant, Dieu d'Iſraël, mon ame eſt dans la détreſſe, & mon eſprit crie vers vous. Écoutez Seigneur, & ayez pitié de nous, parce*

que vous êtes un Dieu miſéricordieux...• Souvenez-vous en ce temps, de la grandeur de votre nom.

Tels doivent être, nos très-chers frères, les vœux unanimes des nos cœurs dans ces jours de tribulation & d'angoiſſe. Prions, conjurons tous avec ferveur, avec conſtance, celui qui commande aux vents & aux tempêtes, de mettre un frein à la fureur des flots qui menaçent le royaume d'une ſubmerſion totale.

Que le cri ſi touchant des apôtres en danger de périr, devienne le nôtre; *ſauvez-nous Seigneur, parce que nous périſſons.* Que ce cri ſoit le cri général de la France; que les voûtes de nos temples en retentiſſent du midi juſqu'au nord, du couchant à l'orient; que les échos même de nos campagnes le répétent; que ce cri perçant, accompagné du gémiſſemen de nos cœurs & de la plus grande confianee, s'élève juſqu'aux nues; que les Anges, protecteurs de cet empire, le portent juſqu'aux oreilles propices de l'Eternel, & qu'il attire enfin ſur nous le retour de ſes bontés infinies! *que vos oreilles ſoient attentives à la voix de ma patrie.*

Mais, qui doit plus que les miniſtres de la religion concourir à former cette pieuſe ligue, dont le but unique eſt de faire une ſorte de violence au pere commun des humains; & de réconcilier la terre avec le ciel? Ah! mes très-chers frères, pourrions-nous faire trop d'efforts pour ranimer la foi qui chancelle, pour ſoutenir, pour relever l'eſpérance qui s'attriſte & s'abat; pour rallumer la charité qui s'éteint & qui ſe

glaſſe; pour eepouſſer le ſerpent de l'héréſie, qui déjà montre ſa tête & diſtille ſes poiſons ; pour écarter à tout jamais de la famille royale les dangers qui l'ont déjà diſperſée & ceux qui la menacent encore; pour ramener enfin dans toutes les claſſes de citoyens l'union fraternelle qui doit règner entre les différens membres de Jéſus-Chriſt, entre tous les enfans du même Dieu? *Les Prêtres, miniſtres du Seigneur, pleureront le veſtibule & l'autel, & ils diront pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple, & ne livrez pas votre héritage à l'opprobre.*

A CES CAUSES, comme le temps paſchal eſt de tous les temps de l'année le plus propre à faire entrer dans les ames des fideles, tous les ſentimens d'une ſalutaire componction, nous vous exhortons, nos très-chers frères, à retracer plus que jamais dans la chaire de vérité, mais ſur-tout dans le tribunal de la pénitence, le tableau malheureuſement trop frappant & trop vrai des dangers que courent en France la religion de nos pères & la couronne des Bourbons.

Dites bien à vos paroiſſiens, inculquez bien à tous vos pénitens que l'obéiſſance aux loix eſt *le plus ſaint des devoirs* ; qu'une licence effrènée ne fut jamais la liberté ; & que tout eſt perdu pour la foi, comme pour la morale, comme pour l'ordre civil, (ces baſes éternelles du repos des empires & du bonheur des individus) ſi chacun veut être juge de ce qu'il doit croire & des actions qu'il peut ſe permettre. *Rendez à Céſar ce qui eſt à Céſar & à Dieu ce qui eſt à Dieu.*
